

«On rêve toujours d'une mine d'or de la biodiversité»

SCIENCES - Bilan, à mi-parcours, de la mission d'exploration Santo 2006 sur une petite île du Pacifique.



Les récoltes rapportées de Santo sont ensuite analysées, ici dans une serre du CIRAD (Centre de recherche en agronomie).

Depuis le mois d'août dernier, quelque 160 scientifiques se relaient pour tenter d'inventorier la biodiversité de la petite île Santo, au cœur du Pacifique. Une opération de 2,4 millions d'euros financée en large partie par des fonds privés, en collaboration avec le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), l'Institut de recherche pour le développement (IRD) et l'ONG Pro Natura. À mi-parcours, Philippe Bouchet, professeur au MNHN et l'un des piliers de l'expédition, tire un premier bilan.

Vos résultats sont-ils à la hauteur de vos attentes ?

Philippe Bouchet. J'avais des attentes de deux natures : scientifiques et institutionnelles. Je voulais redonner ses lettres de noblesse à l'explora-

tion de la biodiversité. Le pari est réussi. Aujourd'hui, on parle beaucoup plus de cette opération que de ce qui se fait d'habitude, à plus petite échelle et avec des petits groupes de chercheurs. Sur le plan scientifique, nos résultats sont de très bonne qualité. Mais avec les équipes et les moyens sur place, on aurait eu de bons résultats presque où que ce soit. C'est un bémol. Le paradoxe est que Santo s'est révélé être un milieu riche en espèces mais pauvre en foisonnement de vie. Par exemple, nous avons trouvé environ 1 100 espèces de crustacés décapodes (crabes, crevettes, etc.) alors que les mers du Nord n'en comptent que 630. Sachant que les espèces n'étaient parfois représentées que par un ou deux spécimens.

L'avenir de l'exploration

passé désormais par de grandes équipes ?

Philippe Bouchet. Des opérations de cette ampleur ne sont pas possibles sur l'ensemble de la planète. Les deux approches se justifient. Mais au rythme actuel de l'exploration de la biodiversité, il faudra entre cinq cents et mille ans pour terminer l'inventaire. Or, la moitié des espèces vont probablement disparaître d'ici la fin du siècle. Il faut donc changer d'échelle.

Sur le plan marin, que vous connaissez le mieux, quel est le bilan ?

Philippe Bouchet. Nous ne pouvions pas choisir meilleur site au Vanuatu. Malgré tout, l'état des récifs coralliens laissait à désirer, peut-être à cause des cyclones passés par là il y a vingt ans. L'expérience montre que les sites qui com-

prennent toutes les espèces et tous les habitats n'existent pas. Il y a deux ans, aux Philippines, on avait déjà terminé en pensant qu'il nous manquait des éléments. On rêve toujours de trouver la mine d'or de la biodiversité.

Des surprises, tout de même ?

Philippe Bouchet. Des dizaines ! Avec les plongeurs à l'hélium, on a remonté six spécimens vivants d'un micro-gastéropode dont on pense qu'il représente une famille nouvelle. On cherche ces spécimens vivants depuis vingt ans ! C'est une intense petite satisfaction de chercheurs, sur laquelle il est difficile de communiquer... Les crevettes ou les crabes fascinent moins que les baleines ou les lions.

Entretien réalisé par Vincent Defaït.